

# Un lieu-recours

Cette histoire de cabane dans la classe vient d'une théorie qui m'est chère : le déplacement du conflit dans l'espace. Parler de la cabane, c'est d'abord parler de moi, de mon histoire dans le métier (d'aucuns diraient : de la carrière). Éducateur je fus, pendant cinq ans, instituteur je suis, depuis sept ans. Loi d'orientation : les éducateurs scolaires deviennent instituteurs...

D'emblée ce qui me pèse c'est le lieu clos. J'avais, comme éducateur en semi-liberté, des ados assez durs, délinquants, fugueurs, violents, révoltés. Mais, en cas de conflit délicat, on va chacun respirer dans une autre pièce et on prend le temps du calme retrouvé, où, au moins, on peut fuir.

Dans la classe, pas question : le conflit, ici et maintenant. Maintenant ? On connaît bien la théorie : déplacement du conflit dans le temps avec dédramatisation, souvent, au conseil (combien de conflits-tas de sable, qu'on enterre avant même l'audition des plaignants ou des témoins, car leurs motifs apparaissent ridicules après coup ?). Mais enfin, on ne peut pas toujours. Alors, vient l'idée de zones de protections, où l'on pourrait s'isoler un peu du groupe, des autres, se calmer, ou se protéger parfois de soi-même : une cabane dans la classe. Mais, en même temps un lieu qui soit dans la classe et dans la loi : pas de schizophrénie, pas de régression dans le lieu obscur de la matrice protectrice, pas d'aide aux structurations psychotiques. On n'entre pas n'importe comment dans la cabane, on n'y fait pas tout ce qu'on veut, et on n'est pas non plus abandonné dans ce lieu par l'adulte. La cabane est dans la classe, donc il y a un volume sonore à respecter, et la protection dans ce lieu de l'adulte par rapport à l'adulte lui-même, qui garantit la loi en dernier ressort.

## De sa construction...

Dès la première semaine de la rentrée, je propose la construction d'une cabane aux enfants de ma classe de perfectionnement petit niveau (sept gosses de sept à douze ans, d'où une ambiance difficile, avec de petits groupes « familiaux » d'enfants en difficultés familiales, recréant des ambiances névrotiques). Trois jours de bricolage intense. Une grande cabane dans une des deux pièces à ma disposition (les locaux sont clairs, spacieux, mais j'ai un budget de 500 F pour

l'année). On peut y mettre une table, un petit bureau et six chaises : une vraie maison, en somme. D'emblée cette cabane prend une importance considérable : d'abord on est timide : « *Maître, on peut ?* », et puis on rentre tous, mais avec moi. J'y raconte une histoire, le soir, avec tous les gosses groupés. Chaleur. C'est encore mon lieu, celui qui est sous ma loi. Puis les enfants demandent qu'on y fasse les conseils : décidément le lieu sous la loi, car le conseil est très vite le moment le mieux régulé de la classe, le seul où un tour de parole est respecté.

C'est probablement aussi « mon » lieu, car je suis cette année demi-déchargé et ma collègue, interdit la cabane, et tout ce qui pourrait rappeler un jeu (un je ?). Après chaque absence c'est la question : « On peut aller dans la cabane ? » Il faudra quand même deux ou trois mois pour que cette question devienne superflue.

Si la cabane devient un lieu « vitrine » pour les visiteurs (c'est la première chose que l'on fait visiter aux nouveaux), elle est d'abord un lieu qui reproduit les sous-groupes : vont y jouer à la poupée les filles, aux play-mobiles les deux groupes de garçons, chacun de ces trois groupes excluant toute ingérence étrangère. Cette période est assez longue, et en fait, il est extrêmement rare qu'un enfant soit seul dans la cabane : sauraient-ils déjà que pour jouer il faut être deux ? On peut penser quand même à Lacan, ici.

Pourtant une évolution se fait sentir dès janvier : très souvent se retrouvent dans la cabane les enfants ayant le plus de conflits entre eux. Et il n'y a pas, ou peu, de conflits dans celle-ci. Aucune autre règle d'ailleurs ; au moment des ateliers, des temps libres (ou des temps-morts) on va dans la cabane comme on veut, avec qui l'on veut. La cabane est donc bien un élément d'autorégulation du groupe. Intéressant déjà. Mais cela va plus loin : peu à peu, c'est toute la classe qui se retrouve pour des jeux extrêmement symbolisés et codifiés.

Première chose : après une longue absence de ma part (quinze jours d'arrêt-maladie) et donc quinze jours de « non-cabane », la première chose faite, à mon retour, est de retourner dans la cabane. Pour y jouer... à l'école : on installe un tableau noir, on prend des feuilles, des bics, et on fait la classe (sans moi, précisons-le). Que se passe-t-il ici ? Je ne veux pas trop théoriser mais enfin je crois avoir une piste : collègue-répressive-bons points, punitions, pensum et enfants assez perturbés (différence énorme d'image de l'adulte : qui

est le vrai maître ?). C'est d'autant plus difficile cette année que les deux maîtres sont très différents. Comment vont-ils tuer en moi le maître imaginaire ? En jouant dans la cabane...

C'est quand même beaucoup moins fatigant pour moi.

Puis la cabane devient carrément familiale : il y a la maman, quelquefois le papa et les enfants. Chacun trouve un statut précis dans le groupe qui se régule bien. Il y a aussi tous les métiers qui touchent à la table : le cuisinier, le barman, la pâtissière et les clients (toujours les enfants « placés », pourquoi ? Pourquoi éprouvent-ils le besoin de faire boire et manger les enfants les plus démunis et les plus abandonnés familialement ? Encore un point intéressant sans nul doute. En fin d'année, le groupe est fortement remis en question par l'arrivée de trois enfants (dont deux frères) qui veulent immédiatement s'imposer en jouant les terreurs (ils sont plus âgés que les autres enfants et plus costauds aussi). Pour la première fois, une vraie bagarre éclate dans la cabane. Le conseil immédiatement et solennellement réuni décide l'application automatique de la loi (que je garantis, ce qui permet de pallier la faiblesse physique des plus jeunes... l'équilibre de la terreur en somme). Les deux nouveaux sont exclus de la cabane jusqu'à nouvel ordre. Le groupe restant se réapproprie la cabane en incluant l'un des nouveaux. Les deux exclus sont très vite placés devant un dilemme terrible : leur comportement les exclut d'un lieu qu'ils envient, il faut ou changer de comportement ou ne pas profiter des avantages liés à la cabane. Il ne faudra pas vingt-quatre heures pour qu'un modus vivendi se mette en place.

La cabane est aussi l'endroit où l'on n'entend guère l'assassin « putain de ta mère », le meurtrier « fils de pute ». Inutile de dire qu'on entend cela ailleurs, malgré la loi.

C'est aussi une maison que l'on reconstruit sans arrêt : consolidation, agrandissement, porte, décoration, déménagement des meubles ; suivant les circonstances, on la remplit ou on la vide. Parfois on s'y étend, et on joue à dormir. C'est là que les garçons osent regarder les seins des plantureuses poupées-mannequins (mais cela, je suis censé ne pas le voir...).

Actuellement, la cabane du lapin, les ateliers (surtout menuiserie) ont pris les devants. Mais enfin, la cabane reste un lieu recours. Exemple : Norredine, un enfant particulièrement mal à l'aise, très rejeté par les autres à cause de sa virulence, est fort perturbé et perturbant depuis un certain temps. Il faut dire qu'il n'est pas facile de vivre un abandon (né au Maghreb, le père, travailleur immigré, l'a ensuite obligé à venir en France avec toute sa famille. Le père vient de repartir avec une

autre femme au Maghreb abandonnant femme et enfants), et une situation d'immigré dans un quartier semi-bourgeois. Au conseil, Norredine est « mis au pilori » : l'ensemble de la classe exprime officiellement son ras-le-bol. Officiellement mais calmement, ça n'en fait que plus mal. Après le conseil, crise de larmes dans la cabane. Il explique aux autres sa situation familiale actuelle que tous ignoraient. Puis il se couche. Alors les autres viennent l'entourer, le recouvrent d'une couverture, le consolent. Solidarité, entraide, compréhension s'expriment. Puis jeu avec la dinette bien sûr. On nourrit Norredine. Le groupe a donc à la fois exprimé sa loi (« il n'est pas possible que tu transformes ton malheur en agression contre nous ») et laissé place à ce que Norredine est vraiment, lui permettant de le dire autrement que par la violence. Il peut passer à la parole dans un lieu rassurant.

### ... à mon exclusion

Beaucoup à dire, à réfléchir là-dessus. On joue au psy ? Non, on a créé une possibilité. Il est d'ailleurs remarquable de constater que la « cabane des perfs » fait beaucoup fantasmer les adultes : les collègues féminines n'hésitent pas à me demander de les emmener faire un tour dans « ma cabane », les mâles quant à eux me demandent si la sieste y est agréable. Et pourtant, cette cabane n'est plus la mienne : très rares sont les moments où je m'y rends (ce qui prouve qu'elle est un lieu de calme — parfois relatif). J'en suis de fait exclu. Ma présence n'y est plus nécessaire ; je ne sais si elle y est indésirable, mais ça ne me gêne pas.

*Éric Debarbieux*

